

Les Glaneurs et la Glaneuse
Poème contemporain
Les Glaneuses, France, 2000, 82 minutes

Martin Delisle

Number 212, March–April 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48703ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Delisle, M. (2001). Review of [Les Glaneurs et la Glaneuse : poème contemporain / *Les Glaneuses*, France, 2000, 82 minutes]. *Séquences*, (212), 32–33.

Les Glaneurs et la Glaneuse



Les Glaneuses, de Jean-François Millet

Poème contemporain

*Comme on voit le glaneur
Cheminant pas à pas
Recueillir les reliques
De ce qui va tombant
Après le moissonneur...*

Joachim Du Bellay

Le glanage consistait autrefois à passer dans les champs après la moisson et à ramasser les épis qui traînaient par terre. Ce travail était accompli par des groupes de femmes, comme en témoignent les images du début de ce film, dont le célèbre tableau du peintre français Jean-François Millet que l'on peut voir au Musée d'Orsay à Paris, quelques vieilles photos et une séquence d'archives filmées.

Ces quelques plans servent de point de départ à Agnès Varda pour une longue et sérieuse réflexion sur le glanage contemporain, le ramassage, la récupération et les problèmes de surconsommation, car cette tradition a bien changé : aujourd'hui, le glanage se pratique tant par des hommes que par des femmes. Seule cette Belge d'origine qui a grandi à Sète pouvait réaliser ce documentaire d'une facture aussi originale. Elle qui, après avoir débuté comme photographe et fait ses débuts de cinéaste en 1954 avec le long métrage *La Pointe courte*, n'a cessé depuis de mélanger les styles dans ses œuvres cinématographiques, qu'elles soient de fiction, de documentaire ou d'essai. Ainsi, Varda, encore militante et

activiste à 72 ans, nous leurre et nous fait penser pendant quelques instants que nous allons voir un film sur la peinture et, finement, change de cap et opte pour une veine qui lui a toujours été chère, le portrait de société. Son sujet ne saurait être plus actuel, tant le gaspillage de tout ordre et les abus de la surconsommation sont devenus chose courante. En effet, nous ne tolérons plus sur les étagères un fruit ou un légume un peu passé ou même très légèrement abîmé (ou « accidenté », pour employer l'expression d'un intervenant). Beaucoup de denrées encore bonnes sont jetées, font la joie et constituent souvent la principale source d'alimentation de gens plus démunis et débrouillards qui glanent après le démontage des marchés publics, après les récoltes, les vendanges, etc.

En tournant avec une petite caméra numérique et une équipe extrêmement réduite, Varda a pu traiter ce sujet difficile sans intimider ou effrayer les gens qu'elle a rencontrés avec un matériel lourd et rébarbatif. Ces moyens réduits lui ont permis de tourner à son rythme, en plusieurs fois, et lui ont offert ce luxe incroyablement rare au cinéma : le

temps. Elle a pu apprivoiser les gens, les mettre en confiance et les amener à dévoiler les raisons les poussant à glaner. Ainsi, ce documentaire respire. Varda nous entraîne au gré de ses recherches à travers toute la France, de l'île de Noirmoutier, où on vient glaner les huitres près des parcs au temps des Fêtes de fin d'année, à Apt, où une famille musicienne a découvert une vigne abandonnée (quel moment délicieux, de rare bonheur, lorsque tous chantent avec pour seul accompagnement le bruit de leurs sécateurs qu'ils cognent l'un sur l'autre), en passant par la Beauce, où de pauvres hères ramassent des pommes de terre rejetées pour diverses raisons, jusqu'au centre ville de Paris, où des gens se servent dans les résidus après un marché.

Tout au long du parcours, on apprend des choses sidérantes. Par exemple, en France, toute pomme de terre ne mesurant pas entre 45 et 75 mm est automatiquement éliminée, encore faut-il qu'elle soit parfaite ! Cela donne lieu à une merveilleuse séquence au cours de laquelle Varda s'amuse à filmer en très gros plan des pommes de terre qu'on a gaspillé simplement parce qu'elles étaient en forme de cœur ! Un chômeur habitant une oulotte se nourrit essentiellement de ces rejets qu'il considère comme « son bonheur de chance ». Il critique et ridiculise aussi la société de consommation où tout doit être impeccable et dit de ceux qui, comme lui, n'ont pas le choix : « On n'a pas peur de se salir les mains. Ça se lave les mains, ça se lave. »

Les enchaînements de Varda ne sont pas toujours heureux, voire un peu faciles parfois. Mais elle réussit aussi des coupes géniales, comme celle de passer de ces pauvres ramasseurs de patates de la Beauce à la cuisine d'un grand restaurant de France, coté deux toques dans le guide Michelin, alors qu'une voix hors-champ énumère un menu à nous faire saliver d'envie. Suit alors la rencontre du chef de cet établissement qui a l'habitude de glaner des herbes et de grappiller des fruits dans les collines avoisinantes, jugeant qu'on n'est jamais aussi bien servi que par soi-même.

Poussant l'élan didactique jusqu'au bout, Varda se fait expliquer la différence entre « glaner » (cueillir tout ce qui monte : blé, herbes...) et « grappiller » (cueillir tout ce qui descend : pommes, raisins...). Elle n'hésite pas non plus à mettre au milieu d'un champ de cardons un avocat méridional en toge noire, tenant son manuel du Code pénal, qui explique le plus sérieusement du monde qu'un article de loi stipule qu'on a le droit de glaner après la fin des récoltes, entre le lever et le coucher du soleil. De surcroît, il a déniché un Édit qui date du 2 novembre 1554 autorisant les pauvres et les défavorisés à venir dans les champs après les récoltes. Dans le même ordre d'idées, la cinéaste se précipite dans une ville où se tient le procès de jeunes gens qui auraient renversé des poubelles d'un supermarché pour en voler le contenu. Elle filme froidement le directeur de l'établissement, les jeunes et la juge. Chacun donne son point

de vue de l'histoire, un véritable dialogue de sourds, ce que Varda ne manque pas de souligner avec un certain humour dans sa narration.

De la même façon, la réalisatrice se décrit elle-même comme une glaneuse à cause de sa caméra, proclamant que tous les artistes se servent de ce qui a existé avant eux pour créer du nouveau. D'ailleurs, le film prend une tangente vers des créateurs, certains connus, d'autres moins, dont les tableaux, les sculptures sont composés d'éléments hétéroclites récupérés ou ramassés au hasard de leurs recherches et de leurs fouilles. Varda, elle, recueille des images et s'amuse. Elle filme en gros plan sa main tentant de « capter » des camions sur les autoroutes, au point où cela devient même un peu lassant, une fois qu'on a compris le jeu. Mais, sur une note qu'elle ne veut pas trop sérieuse, elle s'observe. Elle prend son temps pour approcher les glaneurs, mais elle voit aussi le temps faire son œuvre sur son propre corps et n'hésite pas à le montrer par des gros plans de ses mains et de la racine blanche de ses cheveux. Un plan magnifique, digne de tout son savoir-faire, souligne ce passage du temps : celui d'une horloge en verre transparent sans aiguilles, que Varda a glanée quelque part lors du tournage, qu'elle filme d'abord seule et, ensuite, avec le haut de sa tête qui passe de gauche à droite dans le bas du cadre comme une trotteuse. Cette horloge à l'écran sert aussi d'écran à Varda que l'on voit passer au travers, comme elle traverse depuis si longtemps le monde du cinéma... Un poème.

En traitant du glanage, de la récupération, Varda aborde un sujet sérieux, qu'elle a choisi de traiter de façon légère et ludique : elle se garde bien de revendiquer ou d'accuser. Mais, tout en virevoltant d'un lieu à l'autre, d'un alcoolique beauceron glaneur de pommes de terre qui a tout perdu à un détenteur d'une maîtrise en biologie devenu bénévole pour enseigner le français aux résidents immigrés d'un foyer dans la banlieue de Paris, elle nous fait prendre conscience du ridicule de la surconsommation et de la déchéance de certains êtres. Elle montre ces derniers avec le plus grand respect : jamais Varda ne les rabaisse ni les ridiculise, bien au contraire, elle met en valeur leur dignité et leur force de caractère. On sent l'expérience, le métier de la cinéaste. Peu de gens possèdent cette grande rigueur et cet instinct de l'Instant qui permettent la réussite d'un documentaire tel que **Les Glaneurs et la Glaneuse**. Ce film souligne la justesse de regard, la finesse d'écoute et la maîtrise de l'art d'une grande cinéaste.

Martin Delisle

France 2000, 82 minutes — Réal. : Agnès Varda — Scén. : Agnès Varda — Photo : Stéphane Krausz, Didier Rouget, Didier Doussin, Pascal Sautet, Agnès Varda — Mont. : Agnès Varda, Laurent Pineau — Mus. : Joanna Bruzdowicz — Son : Emmanuel Soland, Nathalie Vida — Avec : Agnès Varda, Bodan Litnanski, François Wertheimer, Louis Pons — Prod. : Agnès Varda — Dist. : Film Tonic.